

C'est il homme
de - Dehem
de

LA

CONSCIENCE

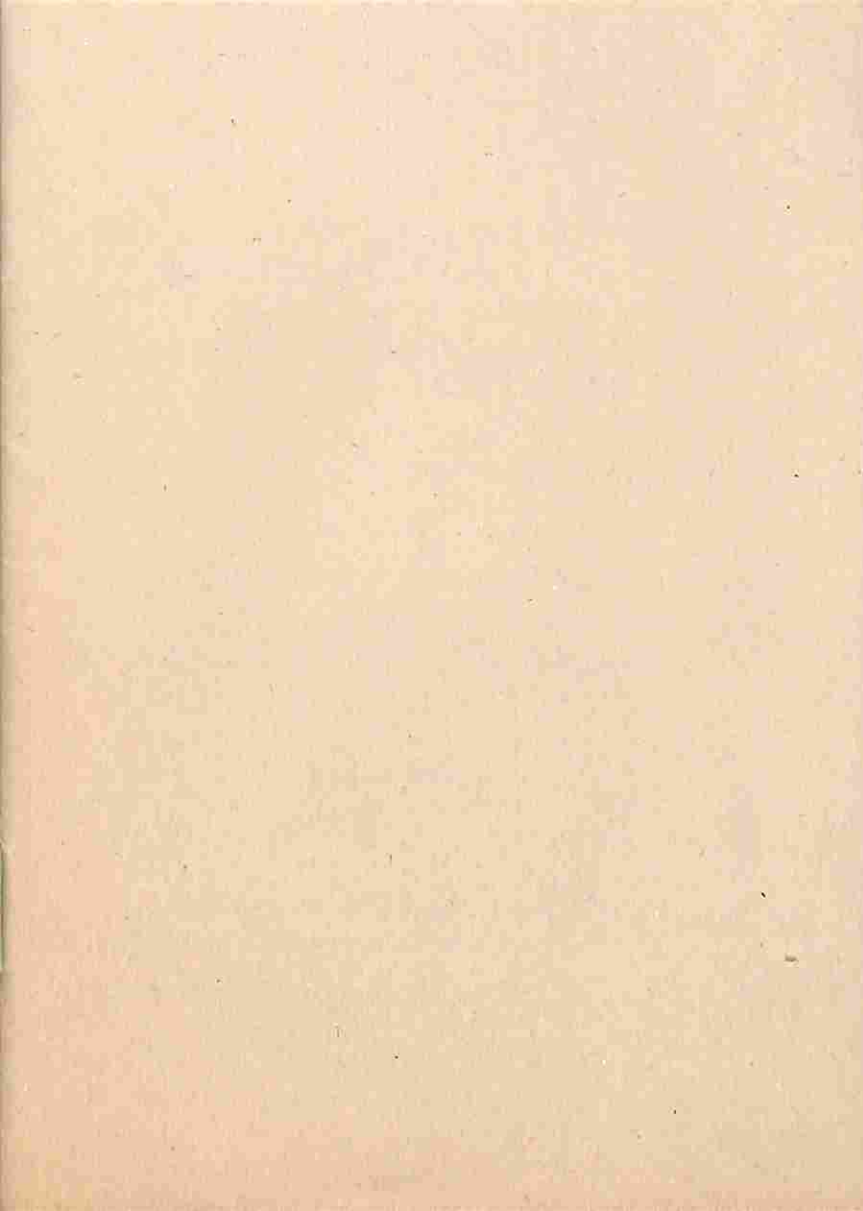
MÉDICALE

DOCTEUR LEGRAIN

Médecin en chef des Asiles de la Seine
(Asile de Villejuif)
Membre du Conseil supérieur de l'Assistance publique
Président honoraire du Comité Parisien de la
Ligue de la Moralité Publique

IMPRIMERIE GÉNÉRALE DU CENTRE
15, Avenue de la Gare, LE PUY

— 1914 —



LA
CONSCIENCE
MÉDICALE

DOCTEUR LEGRAIN

Médecin en chef des Asiles de la Seine
(Asile de Villejuif)

Membre du Conseil supérieur de l'Assistance publique
Président honoraire du Comité Parisien de la
Ligue de la Moralité Publique

IMPRIMERIE GÉNÉRALE DU CENTRE
15, Avenue de la Gare, LE PUY

— 1914 —

La Conscience Médicale⁽¹⁾

La souffrance humaine, éternelle comme la douleur, a créé de tout temps au médecin une situation morale prépondérante. Avant même qu'il ne soit médecin, au sens scientifique du mot, le guérisseur a joui de la même considération qui ne va pas sans un certain respect du mystérieux. Une sorte de superstition recouvre et isole comme un être à part celui qui possède l'art de soulager et de guérir.

Dans l'antiquité il se réfugie dans des temples : ses secrets sont quasi-divins : chez les sauvages, le sorcier cumule, avec bien d'autres soins étranges, celui de chasser du corps des souffrants les êtres impurs qui s'y sont blottis ; les grigris et les amulettes, quelques simples aux propriétés empiriquement connues sont toute sa science. Plus que

(1) Cette conférence a été donnée à l'Alliance Nouvelle et a fait partie de toute une série de Conférences sur les Consciences professionnelles.

que tous les autres professionnels, le médecin a eu son auréole.

Si nous franchissons cette longue période d'empirisme pur qui n'a pas été sans grandeur, malgré ses enfantillages, pour aborder une période moins fétichiste, nous retrouvons bien Hippocrate et Galien en fréquentes chicanes; nous sourions bien, avec notre immortel satirique, quand Diafoiruset Purgon sont aux prises, mais, en somme et malgré tout, ces hommes ont encore grand air. Ce n'est pas sans majesté qu'ils se drapent dans leur robe. Nous dirions aujourd'hui qu'ils croient que c'est arrivé. Et c'est bien quelque chose que la sincérité. On devine que ces unités se sentent amalgamées dans une grande famille à privilèges. C'est enfin l'époque où la faculté procède encore à la fameuse investiture du bachelier et qu'il doit prononcer le beau serment d'Hippocrate qui fit longtemps honneur à la profession.

Franchissons un temps et abordons le XIX^{me} siècle; nous y trouvons un médecin imbu de son rôle social. Il tranche encore sur la masse. Il est reconnu presque à certains signes. On n'a pas oublié le bon vieux médecin de la Restauration, que tant d'estampes ont immortalisé : le chapeau aux bords

— 7 —

plats, les bésicles sur le nez, la cravate aux multiples tours, l'air solennel ou distrait. Dans les rues de la ville on se montre le bon docteur; à la campagne la mule attend à la porte du moribond à côté de celle du curé. Balzac nous l'a croqué de main de maître, ce médecin qui non seulement soulage et guérit, mais dont la vie simple et modeste est un exemple; ce grand ami des pauvres avec lesquels il se confond parfois; ce bon conseiller ayant, de père en fils, sa place à la table de famille.

Ceux de ma génération ont encore connu de ces types qui sont morts en même temps que s'éteignait la période que j'appellerai sacerdotale de la médecine.

Et voici venir la période actuelle, période pratique, où le sacerdoce est devenu métier. Le marchand n'a rien du grand-prêtre. Il s'harmonise avec le milieu auquel il emprunte ses caractères dominants. De l'investiture il n'est plus question; de ce vieux cérémonial il ne reste plus qu'une robe absurde et un jabot crasseux le jour de la thèse. Et c'est en passant par cette piètre épreuve que le jeune docteur entre dans la vie pour tâcher à s'enrichir; à rouler carrosse; à recevoir et à pontifier.

Je voudrais m'attarder un peu à analyser les causes de ce changement, en m'excusant tout d'abord des duretés que j'aurai à dire. Ce n'est pas sans une longue hésitation que j'ai consenti à prendre la parole sur la conscience médicale. J'avaistellement le sentiment qu'on attendait de moi une véritable confession, un examen de la conscience corporative que j'ai eu peur d'être mal jugé ! Il y a un vieil esprit de corps dont il n'est pas bon de trop médire et qui pousse à la discrétion. J'estime pour ma part qu'il est des limites en deça desquelles on risque de devenir un complice et de favoriser les méchants propos qui atteignent les bons à l'égal des mauvais. Il y a un Bien supérieur qu'il ne faut pas non plus trahir. Et j'estime que ce bien est ici en cause. Ce n'est pas sans urgence que l'on veut traîner à la barre aujourd'hui les professions libérales, où prennent rang les conducteurs d'hommes.

S'il en est temps, il faut, au nom même de la dignité professionnelle et de la moralité publique, que ces dirigeants s'évadent du milieu corrompu. Il faut avoir le courage de se regarder au miroir et de reconnaître ses fautes et je ne ferai du reste que décrire ici, à la manière médicale, les causes, les

signes, la marche, le pronostic et le traitement d'une maladie que personne n'ignore si elle n'a pas été synthétisée.

* * *

Le grand agent de transformation des mœurs est, ici comme partout, le Milieu. L'homme en subit fatalement l'influence. Le médecin moderne n'y a pas échappé. Sur lui pèse à coup sûr tout un passé d'honneur et de vertus dont il y a certes de beaux restes (ce n'est pas d'eux que j'ai à parler), mais la conscience collective est un miroir qui s'est terni au souffle du milieu évoluant, complexe, effroyablement tourmenté. Pour beaucoup (et vous ne m'en voudrez pas d'être indulgent malgré ma pensée d'être vrai) l'oppression du milieu a été telle qu'il a fallu s'y adapter, s'y soumettre ou se démettre. La lutte pour vivre a ses martyrs.

Or, le milieu contemporain est en voie progressive de décomposition. Et c'est justement ce qui légitime un temps de repos pour faire un examen de conscience. On a le médecin qu'on mérite comme on a la Presse et la littérature que l'on mérite.

Est ce à dire que le médecin ne devait pas, mieux que les autres, réagir? Je

crois que noblesse oblige et qu'il a été très blâmable.

Le malheur veut, hélas, qu'avec le train-train des affaires, le médecin gagnant d'argent, vivant de plus en plus isolé de la vie confraternelle a peu à peu perdu l'influence comme le souvenir de la bannière corporative, à l'ombre de laquelle aurait pu s'organiser la résistance.

Voyons un peu les circonstances ambiantes qui ont influé sur la profession médicale.

Un fait la domine aujourd'hui, c'est la pléthore, c'est l'encombrement de la carrière. A elle seule elle expliquerait la ruée des arrivistes, le jeu des coudes, l'assaut des places et des honneurs, l'intrigue, *l'invidia medicorum* et surtout la forme commerciale de la pratique.

Cette pléthore, ou mieux cette congestion médicale est du reste elle-même symptôme du déséquilibre de notre époque. Car cette congestion est locale et voisine avec des états d'anémie profonde. La ville regorge de médecins, lesquels désertent la campagne; il y a des régions à ce point défavorisées que les pauvres malades sont pour ainsi dire privés des secours de l'art,

tandis qu'ailleurs c'est l'embarras du choix.

C'est que les mœurs générales se sont modifiées. Elles ont deux caractéristiques : l'abandon de la vie simple au profit d'une vie compliquée que seuls l'argent et l'ambition peuvent satisfaire; le mélange des classes ayant pour corollaire une terrible concurrence vitale.

Tout pour l'argent et par l'argent; tout pour jouir; tout pour briller. Richesses, jouissances, honneurs, voilà le triple pivot de la vie moderne.

Le médecin y participera comme les autres. Comme les autres professionnels, le médecin subira la dérive. Et dans la tourmente, dans le sauve-qui-peut il lui arrivera hélas! de s'accrocher à quelque branche parasite.

La vie moderne, c'est de plus en plus le prosaïsme, le substantiel, et de moins en moins la culture du rêve et de l'idéal. Nos modernes Rembrandt vendent leurs toiles; le défenseur de la veuve et de l'orphelin a pignon sur rue. Je l'ai dit : le sacerdoce s'est mué en mélier.

*
* * *

Mais analysons un peu plus.

Les 40 dernières années ont vu une

petite bourgeoisie accéder de plus en plus à la vie publique et sortir de son enceinte jusqu'alors réservée. Ce mouvement a été contemporain d'un essor énorme des affaires commerciales et industrielles dont l'effet fut d'éparpiller l'aisance et de répartir, avec elle, l'ambition en des lieux où autrefois régnait la vie simple et ignorée.

Où est le fermier quelque peu enrichi, le petit commerçant ayant fait sa pelote qui n'a point décrété qu'il aurait un fils dans les carrières libérales? Cela réalise à leurs yeux une sorte d'ascension; seul l'orgueil y trouve son compte. Mais pour le satisfaire on fera des sacrifices et c'est ainsi qu'à la rentrée des écoles c'est un débarquement de plus en plus compact de jeunes gens qui se viennent inscrire dans une faculté.

On est étudiant à Paris, à Bordeaux, ailleurs. C'est la grande ville. C'est aussi le contact avec la grande vie, séductrice, affolante, électrique où l'on coudoie tout, où tout est cause de griserie et d'illusion. Les études sont longues; on a le temps de faire la comparaison avec la vie de clocher si simple, mais si banale; le bal de l'internat, les lieux où il faut que jeunesse se passe, est-ce que par hasard le foyer natal pourrait rivaliser avec eux?

Aussi les études finies, quand l'heure a sonné de reboucler l'antique valise, quelle mélancolie ! En ai-je vu de ces hésitations ! Non, décidément, du trou de province, de la campagne il ne faut plus. Tentons la fortune et restons là. Et la ville possède un médecin en plus.

Mais les lendemains de l'installation sont rudes ! Rien n'est plus poignant que l'installation du jeune médecin dans une grande ville, quand il n'est pas un enfant chéri de la fortune, et que la concurrence aux cent mâchoires est là pour le harceler chaque jour.

Pauvreté ou richesse ? Simplicité ou ambition ? Résignation ou révolte ? Le dilemme est effroyable. Il est un étau qui broie le jeune médecin. Sera-t-il stoïque ? Sera-t-il contagionné par les mœurs d'alentour, si commodes, si tentantes ?

En attendant, le dilemme, surtout à la ville, engendre et entretient des maux qui ont suffi à salir la plus respectée des professions. J'en dirai quelques-uns.



Il y a quarante ans déjà que le *Syndicalisme* a envahi la médecine. C'était déjà un signe des temps. Je crois même que les médecins ont été syndiqués bien

avant que l'esprit syndicaliste ait pénétré dans la masse travailleuse. Ce n'était certes pas un mal en soi, mais c'était une indication. Le besoin était ressenti de se défendre, de défendre sa vie. Il fallait unifier et élever les honoraires, réglementer certains rapports confraternels, établir la liste noire des mauvais clients, tarifer les interventions, régler les rapports avec des sociétés exploiteuses, etc.

Admissible en principe, ce syndicalisme fut pourtant l'indice que la profession entraînait dans une voie nouvelle, celle où le point de vue moral court, quoiqu'on en pense, toujours quelques risques.

Et la *dichotomie*, la hideuse *dichotomie*, apparut à son tour, fille dégénérée d'une époque d'argent.

Je la vois encore à ses origines, lancée sur le marché des affaires par un célèbre chirurgien qui fit école, en un temps où elle faisait rougir encore et suffisait à classer un homme et à l'éliminer des honneurs qui ne se paient point. Je l'entends encore chançonner dans le sonnet célèbre dû à la plume d'un médecin, d'un beau ciseleur de rimes. Il date d'au moins 35 ans.

DICHOTOMIE (1)

Dix huit cents médecins sous le ciel de Paris
Parmi les maux humains répandent des formules :
Les uns, cœurs généreux aux martyrs ridicules
Du dévouement sans borne et du labeur sans prix ;

Les autres professant un élégant mépris
Pour le client naïf qu'ils gorgent de granules ;
En haut quelques savants, princes, principicules ;
En bas, quelques rêveurs, des sots, des incompris.

Mais les plus étonnants, dans la docte cohorte,
Sont ces courtiers qui vont quêtant de porte en porte
Le cas chirurgical et rémunérateur ;

Puis, quand ils ont semblé partager sa besogne
Confraternellement partagent, sans vergogne,
L'or sanglant mis au pied du Grand Opérateur.

Le pauvre confrère qui s'indignait si spirituellement aurait fort à faire aujourd'hui, s'il avait encore le courage de s'indigner ! Car le mal s'est généralisé ; il est même entré dans la période où, à grand renfort d'arguments, on en est venu à le justifier. La dichotomie, ou le partage des honoraires entre médecins, l'un ayant appelé l'autre, qu'une circonstance jugée urgente a réunis ensemble au chevet du malade, est devenue une pratique qui se dissimule à peine. De la chirurgie elle s'est étendue à la médecine. La profession a en

(1) *Les sonnets du Docteur*. Paris 1884.

quelque sorte ses placiers et ses rabatteurs. Ces deux augures communient sous les espèces de la consultation. Cette pratique me fut révélée, dans son étendue déjà terrifiante, il y a quelque quinze ans par un jeune confrère de la province, un de mes anciens élèves qui sourit bien effrontément de ma naïveté. J'étais encore du temps, et j'y suis resté, où le travail seul recevait son salaire et rien de plus.

Il y a pourtant des circonstances allénuantes. C'est la multiplication des spécialités : la science médicale est devenue trop vaste ; on ne saurait être grand clerc en toutes choses et chacun s'efforce à exceller dans une branche de l'art. Il s'en suit une incompétence relative du simple praticien qui perd cette part de gros honoraires qui va au spécialiste. Il faut encore compter avec les exigences du public riche qui veut le médecin à la mode et entend y mettre le prix. Et les médecins à la mode sont légion ! Il faut compter avec les appétits voraces des « chers maîtres » dont la science fabuleuse ne saurait se payer qu'au poids de l'or. La sueur du portemonnaie est si intense qu'on en oublie le pauvre hère de médecin auquel il ne reste qu'à graviter dans l'orbite du soleil de la profession. S'il s'agit d'une maison

de santé, et il y en aura bientôt comme des étoiles au ciel, le modeste praticien se trouve subito allégé du client qui le faisait vivre. Faut-il refuser le dédommagement du tenancier ? Douleoureuse interrogation !

Mais ce ne sont là qu'atténuations, car le mal qui résulte de la dichotomie est inexcusable ! Elle a inoculé par le marchandage un élément de démoralisation dans la pratique. Car elle n'est possible qu'à l'insu du client que l'on trompe : elle induit le praticien à se désintéresser de son art parce qu'il trouve aisément à couvrir sa responsabilité et il s'expose à perdre son crédit. Elle augmente les charges des familles déjà si durement éprouvées. Elle pousse, sans qu'on y prenne garde, à la consommation et l'on sait quelles proportions phénoménales a prises aujourd'hui le régime de la consultation, notamment dans la pratique chirurgicale où les belles conquêtes de la science, multipliant les sécurités, ont favorisé cette *furor secandi* à juste titre redoutée.

Mais je vois à la dichotomie deux inconvénients graves surtout. C'est l'abandon du cabinet du spécialiste sérieux, mais modeste, au profit du grand faiseur ; l'abandon de celui que la solitude oblige désormais à méditer

amèrement sur ce mot d'ordre : dichotomiser ou mourir. J'y vois encore comme conséquence éloignée l'inégalité de plus en plus profonde qui se crée entre le malade pauvre et le malade riche. En ce temps d'aspirations égalitaires, cela tient parfois du scandale.

*
*
*

Mais une fois sur la pente commerciale, il était difficile de s'arrêter et la dichotomie s'est bientôt doublée d'un autre fléau plus vil, le *pharmaceutisme*. C'est la recherche et le culte d'un nouveau fétiche, le médicament-mystère avec son support : le pharmacien.

A cet arbre du mal, je vois de nombreux rameaux. La science et la médecine mises au service de l'industrie et inversement devaient induire à de gêniales trouvailles. Il y avait là une association commerciale à redouter comme un écueil pour la dignité professionnelle; c'est avec une lamentable désinvolture que le médecin s'y est jeté.

Il y a d'abord la coopération occulte avec le pharmacien sous la forme d'une ordonnance à faire exécuter chez M. Un Tel, sous la forme de spécialités. Où sont les bonnes vieilles prescriptions que le médecin d'autrefois dénommait avec une certaine fierté *magistrales*,

ces prescriptions qu'il formulait à l'infini en puisant dans ses connaissances de la matière médicale pour les mieux adapter à chaque individu et à chaque cas ? Plus de prescriptions médicales : le médecin a abdiqué au profit des marchands, droguistes, et autres fabricants de pilules, prescrivant les capsules de l'un, les ovules de l'autre, les sirops et les cachets d'un troisième et ainsi de suite. Et ce n'est pas toujours, hélas, pour le seul profit de ces industriels. En attendant c'est une marée montante de spécialités, un débordement, une inondation. Chaque courrier en amène des échantillons nouveaux. A considérer leur inépuisable production, l'on peut juger à quel point doit s'étendre la complicité médicale, puisqu'elles ne peuvent être une source de profit que par son canal.

Du reste l'échange de bons procédés entre pharmaciens et médecins est amené par la logique des choses. Et je voudrais n'avoir pas à nommer la juxtaposition, comme par hasard, d'une pharmacie et d'un cabinet médical, l'une portant l'autre.

Je n'oserais pas nommer davantage, si tant d'honorables confrères ne s'en étaient bruyamment évadés, certaine institution dite de prévoyance où la

prescription de certains produits, en particulier d'eaux minérales, assure un bon pourcentage et où l'on est congruement rappelé à l'ordre quand baisse le chiffre des affaires.

Faudrait-il dire encore l'occulte collaboration avec d'autres industriels : plaçiers de nourrices, radiographes, bandagistes, orthopédistes et autres parasites greffés sur la profession ?

Faut-il dire la vogue insensée des cures thermales et des eaux minérales dont chaque jour voit éclore une nouvelle; les pèlerinages médicaux dirigés par les pontifes en personne à ces lieux de guérisons miraculeuses? Qui n'a pas aujourd'hui une petite source sous sa protection ?

Faut-il rappeler ces coopérations troublées désagréablement par la justice où le diplôme couvre un hypnotiseur, un médium ou un rebouteur? Et cela nous conduit sans transition dans le domaine de l'éternelle bêtise humaine qu'il appartiendrait plutôt au médecin de guérir. La crédulité du public atteint des proportions à peine croyables en ce temps de lumière. Elle est une honte pour nos villes aussi bien que pour nos campagnes.

L'invention de panacées, de formules secrètes, d'élixirs, de vins médicamenteux, d'attrape-nigauds est une source de profits à jamais inépuisables.

Il y a des instituts, plus ou moins officiels, qu'on qualifieraient volontiers de maisons aux 100,000 sérums. Un charlatan exotique ne s'est-il pas installé, il y a quelque temps, en plein Paris pour exploiter un appareil qui guérit tout? Avec l'appui grassement stipendié de journaux qui savent tout, ce fut bientôt une queue interminable à la porte de ce maître farceur. On s'y pressait comme au Cinéma, et c'était la pluie d'or.

Cette effroyable bêtise, dont il faudrait rougir, seule l'attitude austère du médecin, qui est au demeurant un grand éducateur, aurait pu la canaliser. Mais pour cela il eût fallu laisser à d'autres les cures merveilleuses auxquelles on attache son nom et leur corollaire, les maisons de santé. Il y en a pour tous les goûts de ces hôpitaux de riches; il s'en fonde chaque jour qui ressemblent à des palais. Il y en a de moins chers et l'on dévale ainsi jusqu'au petit dispensaire de quartier, institut de ceci ou de cela, où souvent la médecine est au rabais.

Il aurait encore fallu clouer au pilori

ces réclames médicales, alléchantes autant que mensongères, réfugiées jusqu'en nos édicules de nécessité, offrant à bon compte, même en voyage, discrétion absolue et célérité, des consolations radicales aux amours malheureuses.

Il aurait fallu mettre un frein aux pratiques malthusiennes, et aux abus de certaine chirurgie abdominale, qui furent et sont encore un objet de profonde inquiétude.

Il aurait fallu mettre au ban de la profession les marchands d'orviétan, de poudre de perlimpimpin, et autres baladins. Le baquet de Mesmer a fait des petits.

Il aurait fallu surtout que le médecin sût s'affranchir des contacts de la grande corruptrice moderne, la Presse, et ne laissât pas chaque jour traîner son nom à tous les coins, même les plus mal famés, des journaux. Avide de notoriété fructueuse il ne craint pas d'abuser le public naïf et confiant dans ce qui est écrit. Rien ne semble lui répugner, même les gros numéros tels que le 636.

Les articles perfides à signatures médicales que certains grands quotidiens insèrent à la gloire de la panacée qui vient de naître donnent bien la

physionomie du mal moral que je voudrais flétrir ici.



Mais, on l'a vu, la lutte pour vivre, si souvent mauvaise conseillère, n'a pas seule orienté le médecin dans la voie du discrédit. L'ambition, autre forme de l'intérêt, dont elle est du reste souvent l'auxiliaire, est venue compliquer la situation et précipiter le mouvement de décadence. La vie moderne s'y prêtait à merveille.

Ici le champ serait vaste. Il faut que je me borne à quelques exemples des effets du mal d'arriver, de briller, de s'enrichir.

Dirai-je la ruine lente et progressive de notre enseignement officiel, les rivalités de concours, le favoritisme à peine désigné, souvent cynique, qui y règne; les coteries, les querelles de boutique, la nécessité d'avoir « son jury » pour arriver, l'abandon des concours par des hommes capables, découragés, qui n'eurent pas le don de plaire ou de flatter ?

Dirai-je le Pontificat, la Cour du Maître, l'exotisme pourvoyeur de célébrité et de coffre-fort, la désertion des cours officiels au profit de l'enseignement libre, les luttes homériques pour

l'obtention d'une chaire, l'omniscience qui s'attache à notre professorat et sa conséquence : la chaire interchangeable, disons la chaire omnibus, celle de l'histoire de la médecine, celle qui donne accès aux autres et au-delà de laquelle on est sacré professeur de n'importe quoi en attendant autre chose ; disons la disqualification fatale d'un tel enseignement.

Dirai-je la vénalité de l'enseignement privé, où tout est payant ? Apprendre est devenu le privilège du riche. Dirai-je la ruée du côté des postes officiels, qui mettent sur le pavois et rougissent le faux-col ; le triomphe des incompétences dans nombre de jurys d'expertises, d'inspections, de conseils et de sociétés ? Toujours l'histoire du danseur et de l'académicien !

La liste serait longue encore s'il fallait citer tout. La médecine a de nombreux talents et la multiplicité de ses adaptations à la vie publique de nos jours était vraiment une occasion exceptionnelle pour le praticien de s'y faire valoir et d'en tirer profit.

Mais je voudrais terminer ici cet inventaire. Une fois encore veuillez enregistrer qu'il m'en a coûté beaucoup de le dresser. Le mal que j'ai décrit rape-

tisse l'homme et cet homme je le voudrais grand, grand comme le sacerdoce qu'il doit remplir. Et pourtant je suis resté en deçà de la vérité, si j'en crois nombre de confrères à qui j'ai confié mes scrupules et qui, m'encourageant à la vérité, m'ont déclaré : « le mal est plus grand encore que vous ne dites. » C'est un soulagement pour nous que de le dénoncer !



Nous touchons au terme de notre ingrat mais utile calvaire, celui au bout duquel je veux pourtant conserver le droit, pour mes confrères comme pour moi-même, de relever fièrement la tête. Les moments d'oubli ne sont crimes que lorsqu'on s'y attarde. Et j'ai trop fait le procès du milieu pour ne pas plaider les circonstances atténuantes.

Je m'en voudrais vraiment de clore mon exposé sans y projeter quelques jets de lumière consolatrice. Dans l'horrible tourmente morale, des hommes ont su résister au flot dévastateur et rester dignes de leurs ancêtres et de leur noble profession. Qu'ils soient pour moi la transition naturelle vers mes conclusions. Les plus sombres tableaux ne valent que si d'optimistes espérances nous montrent les relais futurs.

Si la société est criminelle, inconséquente et imprévoyante, considérée dans sa masse, qui donc oserait en conclure qu'on ne saurait voir émerger d'elle quelque grande figure ? Ainsi en va-t-il pour les nobles professions libérales et Pasteur est une éblouissante lumière qui veut nous interdire la vue des bas fonds. Chaque jour, on peut le dire le clinquant hypnotiseur des forains de la profession recouvre les dévouements obscurs et ignorés de l'humble professionnel. Chaque jour le fracas des grosses caisses au service des jongleurs distrait la foule de ces traits d'héroïsme qui seront à jamais l'auréole de notre profession ! Chaque jour la médecine d'hôpital, la médecine d'asile, la médecine coloniale, la médecine d'armée sème sur la route des martyrs dont la seule gloire sera l'éternel oubli ! Le martyrologe de la médecine est un livre toujours ouvert, et je connais de ces hommes qui, entraînés par le flot, se sont pourtant souvenus en face du Devoir, qui était un danger, de la responsabilité qui pesait sur eux, comme sur le grand-prêtre au moment du sacrifice. A ces grands expiateurs je devais cet hommage ému, je le leur devais non pas seulement pour être juste, mais parce que ces dévoués me donneront la formule de mes postulats.

J'ai dit assez que le grand mal actuel est un mal général. Le phénomène de désagrégation que je déplore aujourd'hui n'est qu'un des aspects du mal moral qui sévit partout. La perte de toute notion du devoir, le vol alourdi des hommes que les appels de l'idéal laissent impuissants, tout cela est de la décadence. Si le tronc est vermoulu, si la sève est détériorée, que peuvent être les rameaux ?

C'est assez dire que le remède n'est pas spécifiquement professionnel et que la réforme de la conscience médicale est d'ordre général. Si l'on a aujourd'hui le mauvais médecin que l'on mérite, il faut s'attacher à l'évolution des mœurs de telle façon que demain nous amènera le bon médecin que nous aurons mérité.

Je n'ai pas à dire présentement ce qu'il faudrait tenter pour changer l'état des mœurs, je n'ai qu'à dire ce qu'il faut désirer pour que la conscience médicale retrouve son antique pureté.

Le médecin a trois grandes et nobles missions : soulager, guérir, prévoir. Il doit son aide non seulement au malade, mais à l'humanité souffrante qui cherche son mieux-être, comme il la doit à ceux qui dirigent les peuples et travail-

lent honnêtement à leur bonheur. Son encyclopédie est un privilège, mais aussi une source d'obligations impérieuses. Qui sait beaucoup doit beaucoup. Le médecin est visé par quiconque est avide de connaître. Il sera l'auxiliaire désintéressé de tous les groupements d'éducation, morale ou physique. Partout il a son mot à dire et son exemple à donner. N'est-ce pas pitié qu'aujourd'hui dans ce honteux désastre que nous prépare l'alcoolisme, on rencontre si peu de médecins à la barricade, et que l'on compte parmi eux tant d'ignorants des éléments mêmes du douloureux problème? Quand le médecin aura su faire pour lui-même et pour les autres le sacrifice de toute boisson alcoolique au lieu d'ergoter sur les avantages mensongers du poison, le fléau aura vécu.

En vérité, le médecin a des devoirs tels que, s'il les envisageait par avance au sein d'une école qui tiendrait à être un foyer de Déontologie professionnelle, c'est à se demander si beaucoup se sentiraient capables de les affronter. Mais aussi ces devoirs sont bien de nature à enthousiasmer toute une jeunesse à l'âge des emballements et des sacrifices indéfinis.

Savoir et aimer, c'est-à-dire savoir

pour aimer mieux, et aimer jusqu'au sacrifice même de sa vie, voilà le résumé de ma pensée concernant la morale professionnelle du médecin.

Savoir pour mieux aimer n'est possible qu'avec le désintéressement comme fondement de cette morale. Savoir pour aimer mieux, c'est éviter par système le Savoir pour parvenir, contradiction de l'idée d'aimer. Le médecin ambilieux et arriviste est un phénomène dangereux.

Aimer, c'est respecter son malade, dès l'origine, dès cette école de douleur qu'est l'hôpital où le pauvre n'est qu'une matière à enseignement. C'est capter sa confiance, le conseiller, lui épargner toujours des souffrances inutiles.

Certains disent que l'image perpétuelle de la souffrance émousse les sensibilités. Je ne le crois pas. Les sensibilités qui s'émoussent ne sont pas trempées. Elles feraient mieux de s'appliquer à un autre objet que la médecine. Car le médecin doit être et doit toujours rester un grand sensitif.

Quiconque n'a pas su conserver et entretenir en soi l'émotion qui fait vibrer au contact des misères humaines

est prêt pour le pharmaceutisme. Il ne l'est pas pour le Sacerdoce. Il n'est pas médecin.

Peut-être vous paraîtrais-je bien utopiste. Tant pis si je vous parais ainsi ! C'est qu'alors le milieu social qui me sert de champ d'étude doit être bien pourri ! Mais il n'est d'utopies que celles qu'on se refuse à réaliser. S'il en existait, j'aurais refusé de parler devant des jeunes.





